

Arnaud Zéabon
Fabien Pensean

Au pays du mammoth laineux

Eloge du conflit socio-cognitif

Zabo

Sur le moment, je n'ai pas senti que j'allais me faire virer. Le gros Zabo a passé la tête par la fenêtre de son bureau. Il m'a fait signe de le rejoindre. Le gros Zabo, je ne l'aimais pas trop. Un rougeaud ventru, les cheveux noirs épais en broussaille, toujours en train de mâcher un bâton de réglisse. Je me méfiais. Dès le début, j'avais vu qu'il me regardait d'un drôle d'air. Je me suis même posé des questions sur sa sexualité. Il me rappelait le gros porc vicieux qui tentait d'escroquer le coiffeur dans « The barber ». Zabo, lui aussi, n'avait pas l'air de trop savoir quoi penser de ma pomme. J'ai enjambé les cageots en évitant de marcher sur les tomates pourries qui jonchaient le sol et j'ai rejoint sa tanière. Odeur de bière et de cigarettes. Il était vautré au fond de son fauteuil, les deux pieds sur la table. La semelle gauche trouée.

Le gars avait vécu longtemps en Farenzy. Au fin fond du Raju. Il m'avait dit, un jour, qu'il ne s'y était pas ennuyé. De ces années-là, il avait gardé un argot solide.

- On peut savoir ce que tu fous tous les soirs depuis une semaine avec les ouvriers !

- On fait de la musique. On chante. On boit du thé.

- C'est nouveau que ces gars-là s'intéressent à l'accordéon !

- Ils découvrent le tango et moi l'oud.

Le gros Zabo a ramené ses pieds sous la table, a balayé les bouteilles de Heineken vides et m'a poussé un papier sous le nez. Une seule phrase.

- C'est court mais je traduis au cas où tu aies un doute : « Dis à ce connard qu'il est viré ! » Au siège, ils n'ont pas l'oreille très musicale. Ce qui les intéresse, ce n'est pas que les ouvriers apprennent l'accordéon. Ce qui compte pour eux, ce sont les tonnes de tomates qui passent sur les bascules. Ils n'ont pas du tout envie que des gugusses de ton espèce aillent distraire les gars de leur boulot et leur racontent des conneries. Ils n'ont pas envie de se ramasser une grève au beau milieu de la récolte. En plus, ces types, ils ont envie de bosser et de gagner du fric pour rentrer au pays et se construire une baraque correcte. Tu risques juste de les faire virer.

Il s'attendait sûrement à ce que je dise quelque chose, que je proteste. Je me suis retrouvé bouche bée, comme un con. Il y a des gars qui explosent. Généralement, ça ne sert à rien, mais ça soulage. Il a continué.

- Quand ils t'ont envoyé ici, ils m'ont demandé de te surveiller. Tu les as emmerdés avec des questions à propos de ta feuille de paye ; qu'elle avait l'air bizarre d'être juste manuscrite. Ils n'aiment pas les fouineurs. T'aurais dû comprendre qu'il fallait que tu te tiennes tranquille. Et maintenant, tu en rajoutes en jouant les fouteurs de merde.

- Je fais juste de la musique. De toute façon, je ne comprends rien à ce qu'ils racontent. Et moi, je ne leur fais pas de discours. C'est vrai qu'ils vivent

dans des conditions pas possibles mais je n'ai jamais parlé de cela ni de l'entreprise, ni de leur boulot.

- En tout cas, tu n'as plus qu'à faire tes valises.
- Ils ne peuvent pas me virer comme ça.

Le gros Zabo a ouvert un tiroir et a sorti une Heineken.

- Ça ne leur pose aucun problème.
- J'ai un contrat.
- T'as rien du tout. Ton contrat, je ne sais pas où tu l'as vu.
- Mais c'est dégueulasse.
- Mon gars, t'es trop sentimental pour être dans le business !
- Ils doivent me payer des indemnités de licenciement.
- Je ne suis pas sûr qu'ils connaissent ce genre de truc.

Le gros Zabo a replongé une main dans son tiroir. Il a sorti une enveloppe.

- Tu es copain avec Ramuel.

Ramuel bossait à la comptabilité. Je ne sais pas pourquoi, ça passait bien entre nous.

- Oui, lui aussi est musicien.
- Vous ne vous seriez pas astiqué le poireau de temps en temps.
- C'est quoi ces conneries ?
- Je n'ai rien contre. En tout cas, grâce à ses petites magouilles, il s'est quand même débrouillé pour te filer de quoi rentrer et survivre quelques semaines. Tu faisais quoi avant de venir ici ?

- Je travaillais pour une O.N.G.
- Pas étonnant. Il me semblait que tu avais un côté bonne sœur. Tu pourrais bien être fait pour aider les autres. Et pourquoi t'as arrêté ?

- Dès qu'on avait tourné le dos, il ne restait plus rien du boulot qu'on avait fait. Et puis, je n'aimais pas trop la mentalité. Dégoûté de voir des connards qui font les grands généreux rouler en gros 4/4 climatisés au milieu des tentes de pauvres gens.

- Là, je suis d'accord, les grands généreux, faut parfois pas trop gratter. Tu as quoi comme diplôme ?

- Ingénieur.
- Mais qu'est-ce que tu fous ici ?
- Ras le bol de stresser toute la journée en bossant comme un dingue et de se faire traiter comme un esclave. Diplôme ou pas, ça ne change pas grand-chose.

- Tu devais quand même gagner un peu plus qu'en chantant sur les terrasses et en charriant des cageots de tomates.

- Rien à foutre du fric.
- T'as pensé à ta retraite ?
- Pareil. En plus, ça n'existera bientôt plus !
- Il y a des gars comme toi qui ne savent jamais où ils sont bien. Le monastère t'irait peut-être pas mal. Plus simple que de se mettre les mains dans

le cambouis. Tu me fais penser à un de mes neveux. Il n'était pas foutu de rester plus de six mois sur un boulot. Il y avait toujours un truc qui ne lui plaisait pas. Il a quand même fini par trouver un job. Il s'occupe de gugusses au chômage qui n'arrivent pas à se réinsérer. Là, il a de l'expérience. Il y a de quoi se taper le cul par terre.

Le gros Zabo a hoché la tête avec une sorte de rictus de mépris. Il a descendu la moitié de sa bière, s'est nettoyé les moustaches puis a pris un air plus attendri. Peut-être que ce type avait finalement un bon vieux fond paternaliste.

- Tu vas faire quoi ?

- Pas vraiment d'idée.

- A mon avis, t'es resté un vrai gamin. Tu devrais bien t'entendre avec des gosses. Tu pourrais essayer de faire prof. J'ai une sœur qui est restée en Farenzy. Elle enseigne les maths. Elle me dit qu'il y a plein de postes vacants. Avec ton diplôme d'ingénieur, tu ne devrais pas avoir de problèmes pour te trouver une planque bien au chaud.

- Ce n'est vraiment pas le genre de truc qui me fait vibrer. Rien que l'idée de me retrouver coincé entre quatre murs me fout déjà le bourdon.

- Peut-être que tu as raison. Pour ma sœur, ce n'est pas vraiment une planque. Je t'ai dit qu'elle enseigne. En fait, elle compte surtout les jours en attendant la retraite. La moitié de ses collègues prennent des saloperies pour tenir. Elle me dit que leur salle des profs a des airs de pharmacie clandestine. C'est vrai que passer sa vie à rabâcher les mêmes trucs, ça peut finir par rendre maboul. Avant, elle parlait de ses élèves. On aurait dit qu'elle parlait de ses gamins à elle. Elle les portait dans sa tête. Elle avait des projets pour eux. C'est fini. Elle a l'air un peu pète-sec, mais en fait elle est très sympa. Elle est même marrante quand on la connaît, une écolo toujours avec des trucs dans les cheveux. Elle dit que les gosses ont changé, qu'il n'y a plus aucun respect pour les profs. Ses élèves passent la moitié de la nuit sur leurs machins électroniques et ils sont incapables de se concentrer plus d'un quart d'heure. Et quand tu es prof, tu as les familles sur le dos. Enfin, surtout les mères, parce que les géniteurs, ils ne se pressent pas pour entendre parler de leurs rejetons. Encore qu'un de ses collègues se soit ramassé une trempe par un gros bras qui n'avait pas apprécié que son génie de fiston ait eu une mauvaise note. Et il se passe des trucs qu'on n'imaginerait pas. Elle m'a parlé d'une gamine de douze ans obligée de faire des pipes dans les chiottes à la récréation pour récupérer son téléphone que des petits cons lui avaient piqué. Tu ferais quoi si ça arrivait à ta fille ?

- Je ne sais pas.

- Moi, je vais te dire, les petits merdeux passeraient un sale moment.

- Et là, il s'est passé quoi ?

- Pour les petits cons, je ne sais pas trop. Ma sœur, ce qui l'a le plus perturbée, c'est que la gamine était furieuse qu'on se mêle de ses affaires. Le seul truc qui comptait pour elle, c'est qu'elle avait pu récupérer son téléphone. A côté de ça, il y a des petites Labarantes qui refusent de faire du sport pour ne pas

montrer leurs jambes. Les profs, ils perdent un peu le nord dans tout ça. Tu rajoutes les politiques qui leur servent un baratin complètement déconnecté et tu comprends que ma sœur, elle attende de ne plus avoir à se prendre le chou avec tout ça pour pouvoir cultiver tranquillement ses pommes de terre.

- Elle devrait aussi cultiver ses tomates parce que celles que je mets dans les cageots, il faut vraiment avoir faim pour en manger.
- Ne sois pas négatif. Faut bien nourrir la planète.

Le retour

Il y avait déjà un bon moment que j'étais allongé sous un olivier lorsque j'ai vu arriver une vieille Mercedes. Je me suis dit que ce serait confortable pour faire la route. Il y avait sûrement la climatisation à bord. J'ai tenté le coup. La grosse allemande a fait pile au moment même où j'ai levé le bras. Une petite brune aux yeux rieurs, la quarantaine en vue, a baissé la vitre. « Ça vous dit de voyager avec deux célibataires ? » J'ai cherché du regard la personne au volant. Dans une bagnole de ce genre, je m'attendais à trouver un gros type du genre Zabo. Là, c'était une grande bringue à chignon poivre et sel, un peu maigre, lunettes à gros verres et branches à écailles, la cinquantaine affirmée. Drôle d'équipage. Ça s'annonçait bien. Sans quitter la route des yeux, la dame aux écailles m'a dit d'essayer de trouver une place. Je me suis tassé à l'arrière contre une pile de valises, l'accordéon sur les genoux. Présentations. Au volant, Seriosa, dont j'allais devoir supporter le regard inquisiteur dans le rétroviseur et, en copilote, Sterysia, qui allait passer son temps à se retourner sur son siège en faisant virevolter sa crinière de fauve. Elles revenaient d'un stage de méditation. Histoire de se ressourcer. Quinze jours en milieu semi-aride avec régime basses calories. Sterysia ne semblait pas mécontente de rentrer. Vingt femmes pour un seul homme, un type un peu torturé qui se bourrait de pilules et qui avait mis trois jours pour poser la cravate.

Sterysia était curieuse de tout. Je décortiquais pour elle le mécanisme de soufflerie de mon bignou. Seriosa était peu loquace. On sentait que ça carburait sous son crâne. Ça a chauffé à propos de la culture des tomates sous des kilomètres carrés de plastique. Se sont enchaînées automatiquement des considérations générales sur la perte des repères les plus fondamentaux pour la vie quotidienne, d'abord en matière d'alimentation, d'environnement, de respect de la nature puis de relations entre humains. Puis, et c'était inévitable, on a atterri rapidement sur les générations nouvelles et leur éducation. On n'avait pas fait deux cents mètres que j'avais pensé que Seriosa devait être une prof en balade. Certitudes bétonnées énoncées sur un ton qui n'appelle pas la contradiction : au bout de deux kilomètres, c'était une évidence. Pour Sterysia, j'avais un doute.

En fait, toutes deux travaillaient dans le même établissement. Seriosa enseignait le grec et le latin et Sterysia, elle, était infirmière scolaire. Sterysia résuma leur association : Seriosa s'occupait des têtes et elle des corps. Visiblement, il y avait du boulot pour les deux. Sterysia, elle, avait des questions du genre : comment aider les gosses obèses à laisser tomber la bouffe dégueulasse et ceux qui commencent à avoir des airs d'Alzheimer à douze ans, à limiter la fumette ? Seriosa embraya sur Marcel Mauss et les codes culturels et les travaux des sociologues sur la difficulté de faire changer les habitudes.

- Qu'en pensez-vous, fit Seriosa ?

J'évitais de lui dire que j'avais de l'expérience sur la fumette.

- Les trucs qui donnent du plaisir, ce n'est pas facile d'y renoncer.
- L'intelligence et la volonté peuvent faire des miracles. Il faut expliquer, patiemment. C'est notre rôle d'éducateur.

J'eus droit à un regard blasé-amusé de Sterysia. Elle avait l'air de vouloir me prévenir que ça risquait d'être chaud.

- Seriosa a longtemps enseigné en fac avant de demander un poste en lycée puis en collège.

- Pour pouvoir intervenir plus tôt sur des esprits en formation, a enchaîné Seriosa. L'idéal serait que la philosophie et les langues anciennes soient enseignées dès l'école primaire. Mais, savez-vous, cher Monsieur, que, pour dire cela aujourd'hui, il faut une bonne dose de courage et ne pas avoir peur de passer pour une folle.

Le problème avec les gens qui parlent peu, c'est que, quand ça parvient à sortir, ça peut facilement prendre des airs de tirs à balles réelles. Le regard bien planté dans le rétroviseur, elle m'a lancé sur un ton peu sympa :

- Vous gagnez votre vie en ramassant des tomates ?
- Je chante aussi dans les bars.
- On peut savoir ce que font vos parents ?
- Professeur pour mon père. Juriste pour ma mère.
- Qu'enseigne votre père ?
- Chaire de droit comparé des familles. Il est le Doyen de la fac de droit de Rastouniac.

- Peut-on savoir comment un jeune comme vous, né dans une famille comme la vôtre, peut se retrouver à ramasser des tomates ? Vous aviez tout ce qui peut être nécessaire pour se forger une carrière brillante. Beaucoup vous envieraient pour cela. Car j'imagine que vous avez des diplômes, n'est-ce pas ?

- Un diplôme d'ingénieur. Pour faire plaisir à mon père.
- Quel gâchis. Quelle explication pourriez-vous avancer pour une telle faillite ?

J'ai bafouillé un salmigondis à base de refus du système, de questionnement sur ce qu'est la réussite et le bonheur dans la vie.

- Vous avez fait du grec ?
- Non !
- Du latin ?
- Non !
- Ça ne vous manque pas ?
- Non. Pas vraiment.
- Evidemment, si vous en aviez fait, vous sauriez combien cela peut manquer à tout homme qui aurait quelque estime de soi ! En vous frottant aux langues anciennes, aux textes anciens, vous auriez appris à penser et vous auriez du matériau pour cela. Le bonheur, vous parlez du bonheur, qu'est-ce que vous pouvez savoir du bonheur ? Lisez Zénon, Chrysippe, Epictète. Vous apprendrez

ce qu'est le vrai bonheur et comment y accéder. Vous auriez appris à faire des choix raisonnés. Vous auriez su vous bâtir un vrai projet de vie.

J'ai senti qu'elle n'osait pas parler de faillite de l'éducation familiale. Elle tira à boulets rouges sur l'éducation scolaire.

- Aujourd'hui, plus personne ne se soucie de cet héritage précieux des civilisations antiques. On se contente de savoir que ça a existé. On sacrifie ce trésor de la pensée humaine sous les prétextes les plus fallacieux. On nous répète que la priorité est de mettre nos jeunes générations en phase avec le monde moderne, comme si la substance même de cette pensée antique n'était pas de la plus extrême modernité. Que dit-on de nouveau aujourd'hui sur le bonheur, le beau, les vertus, l'art de gouverner ? Et on nous répète que tout cela n'est que du luxe, du vernis culturel pour intellectuels mondains. On allègue, qu'au final, seuls les enfants des familles aisées et cultivées en profitent. Voilà le gros prétexte pour délaisser ces études, comme si les plus mal lotis n'avaient pas, eux-aussi, droit et peut-être plus que d'autres, au meilleur de la culture.

- Tu as sûrement raison mais il est pourtant vrai, a enchaîné Sterysia qu'en regardant le niveau de certains élèves, on peut se dire qu'il y a d'autres priorités. J'en connais beaucoup qui vont sortir du collège en n'ayant rien appris. Incapables de lire et comprendre un paragraphe. Ils semblent avoir perdu le peu qu'ils avaient acquis à l'école primaire.

- Je crains que bientôt il ne soit même plus obligatoire de savoir écrire. Comble de la modernité que ce retour à l'oralité. Nos élèves parlent, si on peut encore appeler cela du langage, devant leurs écrans et le texte sort de l'imprimante.

Toujours retournée dans ma direction, Sterysia chercha à détendre l'atmosphère.

- Vous pourriez nous chanter quelque chose ou nous jouer un petit air.
 - J'ai étiré un peu l'accordéon pour un sol dièse.
 - Vous connaissez cette note ?
 - Non.
 - Un bateau qui quitte le port.
 - Vous avez appris la musique au collège ?
 - Au collège, c'était juste pour taper sur des tambourins et chanter des tubs qui passaient à la télé. La prof essayait bien d'enseigner des rudiments de solfège mais c'était une foire incroyable dans son cours. Par contre la chorale, c'était sympa.

- Vous avez pris des leçons particulières ?
 - Ecole de musique. J'aimais bien. Les élèves que ça n'intéressait pas ne restaient pas. J'ai appris le piano. Un peu lourd à transporter alors j'en ai pris un avec des bretelles.

A hauteur de Castelinobianco, Sterysia a déclaré qu'elle avait envie de boire une citronnade, que, dans cette région, on devait en trouver faite avec de vrais fruits. J'ai pensé à l'enveloppe du gros Zabo et je les ai invitées. Seriosa a garé

la Mercedes sous un platane devant une terrasse de bar. Elle n'avait pas soif. Elle a dit qu'elle allait marcher un peu et visiter le château. On la rejoindrait.

Il y avait belle lurette que la machine à presser des fruits frais avait disparu du comptoir. Sterysia s'est rabattue sur une glace géante chocolat-vanille. J'ai commandé un café. Les yeux verts plantés dans les miens, la langue sculptant lentement un arrondi parfait de la glace, Sterysia m'a parlé de sa copine.

- Je l'ai accompagnée uniquement parce que je suis très inquiète pour sa santé. Je la sens devenir suicidaire. Elle a beaucoup souffert ces dernières années avec les bricolages de réformes. Ma copine Seriosa, c'est une prof comme on n'en fait plus, une des dernières représentantes d'une espèce en voie de disparition. Enseigner, chez elle, c'est une vocation. C'est toute sa vie. Educatrice jusqu'à la moelle. Peut-être parce qu'elle n'a pas eu d'enfants. Elle veut que tous les élèves réussissent et qu'ils réussissent en devenant des gars bien. Pas des gens qui ne pensent qu'au fric. Des hommes avec des valeurs.

- Finalement, elle est sur la même longueur d'onde que moi !
 - Oui, mais pas sur la même crête de l'onde.
 - Avec mon histoire, je vais lui bousiller tout le bénéfice de son stage.
 - Ça en rajoute sûrement une couche mais de toute façon, ce n'était pas la méditation qui pouvait l'aider. Elle a surtout besoin de défouler la violence incroyable qu'elle accumule depuis des mois. J'ai peur qu'elle ne la retourne contre elle.

- Elle devrait venir ramasser des tomates et charrier des cageots. Si tu rajoutes quelques bières le soir autour d'un feu, tu passes des nuits paisibles.

Sterysia m'a regardé d'un drôle d'air. J'ai eu l'impression que ce programme pour une veillée au grand air ne semblait pas lui déplaire. Elle a enchaîné :

- Elle a l'impression que tout s'effondre autour d'elle. Ce n'est pas surprenant. Elle vit son métier comme si l'école était toute puissante. Elle aussi, elle se croyait un peu toute puissante. Elle voulait faire réussir tout le monde, faire le bonheur de tout le monde, rendre la société meilleure. C'est irréaliste, mais elle n'accepte pas cette idée. Alors, sa vie n'a plus de sens.

- Dommage, ces rêveries ont de la gueule.
 - Comme beaucoup de jeunes profs. Mais tu sais, l'école, c'est une sorte d'éponge. La société rentre par tous les pores. Et tu sais ce qui sort d'une éponge quand on la presse ?

- Il y a des éponges qui recyclent !
 - Celle-là a l'air d'avoir du mal. Quand je regarde la fiche d'un élève qui arrive chez nous, je sais à peu près quelle va être la suite de son parcours. Le collège, c'est quatre années où les gamins sont en complète ébullition. Et je ne te parle pas de tout ce qu'ils absorbent en dehors. Donc, c'est chaud.

- Faudrait une école coupée du monde.
 - Pour faire des gosses complètement déconnectés. Ce genre de truc, ça a dû exister mais avant Internet. Ceux qui s'en sortent bien sont ceux qui ont une famille à peu près solide pour tenir le coup et les aider à passer le cap. En tout

cas, la pauvre Seriosa, son impuissance, ça la déprime. Quand on débute, ça peut se comprendre, mais à son âge, elle devrait être plus lucide.

- Le grec et le latin n'ont pas l'air de lui servir beaucoup pour régler sa vie.

- Elle s'entête. Elle voit que les gosses se désintéressent des études. Elle pense que c'est parce qu'on ne leur offre qu'une vague soupe culturelle. Pour le niveau, elle n'a pas vraiment tort. A force d'aligner les cours sur ce que les gosses acceptent de faire, il ne reste plus grand-chose. Faut jeter un coup d'œil sur les copies de brevet. Ça vaut le coup. En plus, beaucoup de profs sont intellectuellement et culturellement à bout de souffle au bout de cinq ou six ans. Comment veux-tu qu'ils passionnent les gosses ? J'ai une collègue prof d'histoire qui répète la même chose depuis vingt-cinq ans et elle reconnaît elle-même qu'elle n'a pas lu un bouquin ou une revue d'histoire depuis des années. Seriosa est arrivée au collège avec ses textes et, l'an dernier, elle s'est retrouvée associée au professeur de travail manuel pour construire des répliques en carton du Parthénon et du Colysée. Ensuite, elle a dû travailler avec le prof d'histoire-géographie sur une brochure de croisière en méditerranée.

- Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.

- C'est-à-dire ?

- Un souvenir de philo. En gros, ça veut dire que bricoler, ça rend intelligent.

- En plus, ça va trop vite pour elle. Elle vit un peu coupée du monde. Pas de télé chez elle, comme chez beaucoup de profs. Internet à petite dose. En face, les gosses sont branchés en permanence. Et il n'y a pas que le porno dès huit ans ou les jeux à grosse dose. Elle ne le sait pas mais j'ai appris que deux de ses élèves de quatrième qui ne fichaient rien en classe, et passaient leurs nuits sur leur ordinateur, ont créé un logiciel de jeu. Une boîte leur a racheté le truc. Une rumeur circule sur le montant de la transaction. Et ils leur ont proposé un job.

- Il y a un homme dans la vie de Seriosa ?

- Il y avait. Prof de fac. Doyen. Spécialiste de la Princesse de Clèves.

- Mort ?

- Il s'est mis avec un étudiant. Le jeunet lui a fait perdre complètement les pédales. Le vieux lui a rédigé sa thèse et lui a figolé un poste pénard.

On est parti à la rencontre de Seriosa à travers les ruelles.

- Et la vie d'une infirmière ?

- C'est souvent un peu chaud. Il faut expliquer aux filles un peu fragiles qu'elles ne sont pas obligées de faire des fellations à leurs copains quand elles n'en ont pas envie et qu'elles feraient mieux de réfléchir avant de laisser circuler des photos d'elles à poil sur Internet. Difficile de les convaincre. Ça les rend célèbres. Leurs copines sont jalouses. Nous, on passe pour des 'has-been'.

Un camion de pompiers nous a doublés au pied des remparts. Sterysia a dit qu'elle avait un mauvais pressentiment et s'est mise à courir. Un attroupement s'était formé devant l'entrée du donjon. Seriosa, allongée sur les pavés, reprenait

ses esprits. Les pompiers lui avaient placé un masque à oxygène sur la figure. Une touriste lui faisait de l'ombre avec son chapeau. Sterysia l'a interpellée.

- J'avais fait la connaissance de votre amie. Nous parlions en longeant une coursive et, à hauteur d'un fenestron ouvert, je lui ai demandé ce qu'elle faisait dans la vie. Elle a basculé d'un coup. Je ne sais pas si elle a pris un malaise. J'ai un peu un doute. Elle a eu la chance de tomber sur le store de cette boutique et de rebondir sur la pile de tuniques médiévales.

- Malaise vagal, a dit Sterysia. Ça lui est déjà arrivé.

Les pompiers ont embarqué Seriosa. On a suivi.

- Elle ne semble souffrir d'aucune contusion, a dit l'urgentiste, un grand brun chauve mustachu qui semblait surtout intéressé par Sterysia. Votre amie a eu une chance incroyable. Il faudrait qu'ils installent des garde-corps. Trois suicides en quinze jours. Ça risque d'attirer les candidats. Si vous, vous êtes trop inquiets, a-t-il ajouté avec un regard appuyé à Sterysia, je peux la garder en observation. Ma mère loue des chambres d'hôtes juste à côté. C'est là que je loge.

On a rabattu les sièges-arrière de la Mercedes pour y installer Seriosa et j'ai pris le volant. Seriosa s'est rapidement mise à ronfler.

- Elle va bien. Elle a le souffle régulier, a dit Sterysia.

Elle a enchaîné :

- Un des problèmes de Seriosa, c'est qu'elle a oublié qu'elle a un corps. Je pense qu'une bonne baise de temps en temps, ça l'aiderait à relativiser mais je ne sais pas trop comment le lui dire. Comment veux-tu que ma copine comprenne les élèves qui sont chauffés à blanc par leurs pulsions. Tu rajoutes l'effet de groupe et c'est l'hallali pour une femme aussi coincée qu'elle.

Et elle a ajouté en fourrant sa main entre mes cuisses.

- D'ailleurs, ils ne sont pas les seuls à avoir envie de bouffer la vie.

J'ai garé la Mercedes sur le bas-côté de la route et ça ne l'a pas gênée de baiser sous le nez de Seriosa.

- Et si elle se réveille ?

- Je ne suis pas une spécialiste du monde antique, mais les Grecs et les Romains ne crachaient pas sur les partouzes. Ce moustachu m'a excitée.

Les petites annonces

« Unbonpetitjobvitefait.com. Des milliers d'emplois vous attendent ». Je devrais pouvoir trouver ma vie là-dedans. Pour la seule Rubrique Education/Enseignement/Formation, 145575 propositions. Trois grandes sections, Formation continue / Monde scolaire / Animation socioculturelle. Coup d'œil du côté du professionnel. Très grosse demande du côté de l'informatique et des métiers manuels. Du côté du socioculturel, des trucs marrants du genre animateur patins à roulettes et planche à voile. Il y a peut-être un truc pour moi comme animateur en danse traditionnelle. Manque de pot, il faut un diplôme particulier pour encadrer les groupes de gosses. Heureusement, ce n'est pas nécessaire côté scolaire. Trois étages dans cette rubrique, école, collège, lycée. Je me rappelle ce que m'ont dit Zabo et Sterysia. Avec mon côté d'adolescent attardé, je devrais pouvoir m'entendre avec les gosses de collège. J'hésite entre maths et physique. 75450 postes. Le plus dur va être de choisir. Confessionnel, privé et public. Pas le privé, je n'ai pas envie de me trouver face à des petits bourgeois pleins de fric. Le confessionnel, ce n'est pas mon truc non plus. Je devrais trouver mon bonheur dans la rubrique « Ministère de l'Instruction et du Vivre-ensemble ». Il y a des postes dans le collège de Sterysia et Seriosa à Garafougne. Près de la mer, ça m'irait bien. J'imagine les joueurs de boules sous les palétuviers, les forêts de litchis. Quatre postes. Dossiers de candidature à télécharger sur Bienvenueprofheureux.fz ou à retirer à la Délégation régionale. Service du personnel. Quatrième étage. Bureau 40145. Accueil du public de 10 h 30 à 11h30 les mardis jours impairs. Parfait.

A la délégation régionale.

Le bureau 4145 est ouvert mais visiblement déserté. Je frappe à la 4146. Une jeune femme, grande chevelure blonde encastrée entre deux écouteurs, le regard pointé sur un écran, lance, sans lever le nez, avec un phrasé forcé de postière :

- C'est pourquoi ?
- Bonjour. Il n'y a personne au 4145 ?

Deux beaux yeux bleus se fixent sur l'accordéon.

- Vous venez pour le show ?
- Quel show ?
- Le grand patron va présenter le texte sur le bullying à la presse. Tout le monde est sur le pont sauf les pauvres vacataires comme moi. Remarquez, je m'en fiche. C'est paisible. J'en profite pour téléphoner aux copines.

- C'est quoi ce bullying ?
- C'est quand les gamins se mettent à se fichier de la figure d'un autre et à le maltraiter sur Internet. Dur d'être un peu plus gros, bègue, ou pas très beau. Un de mes jeunes voisins a fait une T.S. Il avait le visage couvert de boutons. Ses copains se sont mis à répéter qu'il avait son clavier de portable intégré sur le nez. Une fois que ce genre de truc est enclenché, c'est impossible à endiguer. Ils ne l'ont pas lâché. Une vraie meute. Il va voulu se rebiffer et ils lui ont fichu une tourne.

- Jamais entendu parler de ça.
- Normal, ici on est chez la sœur cadette de la grande muette. Mais là, ça va changer parce qu'il y a une nouvelle mode, se payer un prof. En ce moment, ce sont les accusations d'attouchements ou de tentatives de viol qui ont la cote. Ça, c'est le top depuis qu'on a découvert qu'il n'y avait pas que les curés qui pouvaient avoir des pulsions mal orientées. Là, ça ne traîne pas. Garde à vue direct et ça diffuse viral sur Internet. Et c'est comme pour les gosses. Les plus vulnérables vont trinquer. Les profs commencent à souscrire des assurances pour ce genre de truc. Va sûrement y avoir des suicides. Le prof, ça devient une espèce en danger. Pression maximum. Les élèves, les parents, les corps d'inspection, l'administration, les associations. Il y en a qui téléphonent et ce ne sont pas toujours les plus paumés. Ils ont honte. S'il y a des appels, en général, ils finissent chez moi. Paraît que je sais écouter. Bon, mais je parle trop.

Elle reprend sa voix de postière.

- C'était pour quoi ?
- Je venais pour un dossier
- Ils sont aux archives au dixième étage. Bureau 10678. Vous verrez, il fait un peu chaud sous les tuiles mais il y a là-bas une petite troupe sympa qui fait la fiesta. Ils vont sûrement vous demander de jouer quelque chose.
- Vous vous fichez de ma figure ?

- Ce n'est pas mon genre. Je les rejoins à la pause dans dix minutes.

Je poursuis l'ascension. La porte 678 est entr'ouverte. Elle donne sur une grande salle sous les combles. Des mètres et des mètres de rayonnages bourrés de bouquins et de dossiers. Un petit groupe s'affaire autour d'une longue table de style monastère. Devant eux, des piles de dossiers, des packs de bières, des sandwiches et des ordinateurs portables. Je me demande ce qu'ils font là. Je suis sûr qu'ils n'ont pas vingt-cinq ans. En tout cas, ils n'ont pas des allures de fonctionnaires. Je tousse deux ou trois fois. Un petit joufflu frisé au regard rieur se retourne et lance.

- Voilà les pizzas!
- Salut.

Il repère l'accordéon.

- Erreur les gars, c'est un barde.
- Je viens chercher un dossier.
- Tu n'as pas vu que tu pouvais télécharger ?
- Je n'ai pas d'imprimante.

Il se retourne vers ses collègues.

- On a touché un dinosaure.

J'ai droit à quelques sourires amusés.

- Dans le carton sur l'étagère. Trois exemplaires. Ne te trompe pas de couleur. Quel niveau ? Latents, pubères ou grandes machins ?

- Je ne sais pas encore.
- T'as quoi comme diplôme ?
- Ingénieur.
- Un gars des sciences dures ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ?
- Je cherche un boulot.
- Tu faisais quoi ?

Je fais l'impasse sur l'O.N.G.

- Ces dernières semaines, je ramassais des tomates mais avant je bossais dans la robotique.

Ses collègues lèvent la tête.

- Un barde chasseur-cueilleur postmoderne. Il pourrait nous fabriquer un mammoth robot.

- Je suis statisticien de formation. Mon truc, c'était les robots boursiers, des machines pour anticiper les fluctuations en bourse et faire gagner du fric aux riches.

- Un barde à la jonction des sciences dures et des sciences molles ! Ce spécialiste des courbes de Gauss et des écarts-types cherche du boulot. On pourrait essayer de lui trouver des vacances pour nous filer un coup de main.

- Mais vous, vous faites quoi ici ?
- Ici, œuvre la M.T.F. La Mammoth Task Force. Moi, c'est Derpo, chef de ce commando archi-secret chargé d'ausculter la bête. Tenter de percer les

mystères de sa gangrène silicifiante. Ne le dis pas. Dans les bureaux en-dessous, ils pensent qu'on fait la poussière.

- J'ai vu une secrétaire en bas. Elle est au courant.

- Tenette. C'est une copine. On lui a emprunté son dortoir perso. A la pause, elle vient faire la sieste sous les poutres. C'est une psycho au chômage. Elle va nous rejoindre pour la pizza. On a essayé de la convaincre de bosser avec nous. Elle avait commencé à recenser toutes les méthodes pédagogiques inventées en cent ans. A mille quatre cent dix-huit, elle a déclaré forfait. Deux cent soixante-trois méthodes de lecture. La vérité, c'est qu'elle attend sa titularisation. D'ici quelques années, ça devrait être bon pour elle. Son job est paisible et elle a du papier gratis pour faire dessiner ses petits frères.

- Une chance pour l'administration, mais une perte pour la santé psychique du mammoth, lance, sans lever le nez de son ordinateur, une petite brune au front et aux mains couverts de tatouages.

- Je te présente Ristine, future anthropologue émérite, amoureuse des arts premiers, dit Derpo. Si tu viens travailler avec nous, tu auras droit à ses rêves d'aventures à la rencontre de peuplades préservées des méfaits de notre civilisation.

- Et surtout loin de tes archives poussiéreuses, dit l'intéressée.

- Je t'explique, poursuit Derpo. Trois sections dans la M.T.F. La première va tenter de comprendre l'organisation interne du pachyderme. Avec un super logiciel qui sert pour restructurer les usines à gaz, ils ont des chances d'y arriver. Une autre section va observer le mammifère en pleine action dès qu'il se réveillera de son hibernation estivale. Les gars seront au contact de ceux qui affrontent la marmaille. Et sous cette charpente, c'est le côté brain-trust. Ici dorment les œuvres du style : « Je vais vous dire ce qu'il faut faire, pourquoi il faut le faire et comment il faut le faire ». Admire mon équipe de zoo-paléontologues intraitables. Tu as devant toi les meilleurs experts de la contrée. Ils se régalent. Une vraie mine. Du haut de ces rayons, trois siècles de littérature pédagogique nous contemplant. Incroyable le nombre de types qui ont des théories en éducation. Encore qu'ici on n'a que ceux qui pondent du texte. Faudrait faire les bistrots et les réunions de famille. C'est intéressant parce qu'au final un gosse sur deux ne sait pas lire à quinze ans. Ça ne les empêche pas d'avoir le droit de vote. Le pauvre Luje Reffy doit se retourner dans sa tombe. Depuis qu'on est là, je me dis que c'est bien qu'on n'ait jamais pensé à enseigner le tarot ou la belotte dans les écoles, sinon plus personne ne saurait jouer. Tu me diras, depuis la fin du service militaire, c'est moins grave. Je me souviens que Clara Cherbret disait la même chose pour la bande dessinée. Oui, mon gars, quatre ou cinq cents mètres de rayons. Et je pense qu'on n'a pas tout. C'est notre collègue Netzy qui essaye de faire une typologie des productions.

Netzy, une rouquine rondelette, chapeau de paille et collant vert, que j'avais aperçue perchée sur une échelle coincée entre deux poutres, fait un petit signe de la main.

- Dommage, ce collant Netzy, lui lance le chef d'équipe. Qu'est-ce que tu trouves ?

- Je suis débordée par la masse, sale macho. Je n'ai pas encore entamé de fouilles en profondeur. C'est trop tôt pour des conclusions. Mais il y a quand même des trucs qui sautent aux yeux. D'abord, il y a plus de mecs que de femmes qui tiennent la plume. Surprenant quand on connaît la féminisation du mammoth. Ensuite, plus les documents sont récents, plus ça se met à jargonner. Barlychar, je sens que tu vas te régaler.

Un grand maigre, les cheveux en bataille, lève la main et prend des airs d'élève qui se dénonce.

- C'est moi, Barlychar. Apprenti linguiste. Salut.

Netzy continue :

- Les textes anciens semblent avoir été écrits par des gars qui étaient au contact. C'était du pratique. Les plus récents fleurent bon l'incantation. C'est vite insupportable. Je n'ai pas toutes les biographies des types mais, en fin de compte, je me demande si ces gars-là n'ont jamais mis les pieds dans une classe depuis qu'ils y ont usé leur jeans.

Derpo se tourne vers moi.

- Tu connaîtrais une technique qui nous permettrait de faire une synthèse rapide de tous ces mètres de doc ?

- Ça demande réflexion.

- Ne te défile pas, sinon tu vas passer pour un guignol.

- Je ferai des sondages.

- Explique !

- Vous pourriez essayer de travailler par décennies. Dans chaque décennie, vous pourriez prendre trois trucs au hasard. Dans chacun, trois pages au hasard. Dans les trois pages, trois mots au hasard. Ça réduirait pas mal. Une trentaine de mots, ça doit déjà donner un profil. Et si vous augmentez le nombre de mots, vous aurez des chances de pouvoir établir des courbes de fréquence.

- Ça me plaît bien, dit Netzy, je fais un essai. Une question : comment je sors les documents ?

- Au hasard. Ferme les yeux !

- Mais ne tombe pas ! rajoute Derpo.

- Comment je choisis les pages ?

- Ferme les yeux !

- Comment je choisis les mots ?

- Un deux trois, ce sera toi !

- Ok. A toi Barlychar, explique-lui ce que tu fais, il te donnera peut-être des idées.

Tandis que Netzy se met à fouiller dans ses rayons et commence à compter, Barlychar prend la suite :

- Mon truc, c'est le fumigène. Ici, c'est le rêve pour ma thèse. C'est incroyable la quantité de concepts et d'expressions que j'ai déjà collectés. Ça

m'a sauté aux yeux quand j'ai débarqué. Je te balance deux trois trucs. Dis-moi ce que tu comprends. Ok ?

- Je ne suis pas un spécialiste.
- Raison de plus. En voilà un très actuel : « L'élève, acteur de son propre savoir ». Alors ?
- Ben, je vois bien à peu près ce que ça peut vouloir dire.
- A peu près ? En voilà un autre. « Une approche constructiviste du savoir ».
- Pareil. A peu près.
- « Le primat de l'inventivité sur l'applicationnisme ».
- Le primat ?
- Oh le nullos... Ecoute celui-là : « le conflit socio-cognitif ».
- Je ne vois pas trop.

Un grand brun à lunettes fines et queue de cheval multicolore, intervient :

- Moi aussi, je l'ai trouvé ce truc. Ça a l'air d'être la clé de voûte de toute la production récente.

- Huklu est un spécialiste des systèmes complexes, commente Derpo
- Et monstres divers, précise l'intéressé. Comme ce truc bizarre, « un transpositeur didactique ». Faudra que je me renseigne.

- Voilà quelque chose de plus soft, poursuit Barlychar : « L'élève au centre du système éducatif ». Pas mal celui-là !

- Ça ne serait pas un peu démagogique ?

- Serait-ce possible ? A l'occasion, dis-moi, ce que tu vois derrière la fumée. Encore un : « Un élève concret ».

- Là, je vois.

- T'as bonne vue.

- Un autre : « Il faut œuvrer à l'émergence du sujet ».

- Là, je vois moins.

- On le trouve dans une autre version : « l'émergence du 'je' ».

- C'est peut-être pour les gosses qui disent 'il' en parlant d'eux.

- En voilà un plus ancien. Il a l'air de dater du début du XX^{ème} siècle : « Le prof doit prendre appui sur l'intérêt de l'enfant ».

- Là, vous êtes durs. C'est clair. Ça veut dire que les profs doivent prendre appui sur les intérêts de l'enfant.

- J'aime bien ton explication lumineuse. T'es fait pour le métier. Si un gosse s'intéresse aux frites, tu le passes en filière cuisine. Vous en voulez une dernière ?

- Une marrante alors !

- A votre avis, comment dis-tu « nager » en pédagogie moderne ?

- Là, mon gars, on nage.

- Vous seriez nul comme pédago. En pédagogie moderne, on dit « savoir se déplacer sur une surface liquide à la seule force de ses bras et de ses jambes ». Ça renouvelle complètement la problématique.

- C'est sûrement un truc pour se fichier de la figure des profs, commente Derpo qui se retourne vers Netzy.

- Alors, la méthode de notre barde à la solde des actionnaires ?

- Ça doit pouvoir aider. Quelques exemples. Pour 2000/2010, j'ai « Mur d'escalade » une fois. « Ennui » dix fois (neuf fois pour les élèves et une fois pour les profs. « Egalité des chances » dix fois. « Remédiation » une fois. « Diversité » vingt cinq fois et « guerre civile » dix fois. J'ai essayé 1900/1910 : « Volonté » quinze fois. « Tables d'additions » vingt fois. « Participes passés » vingt fois. « Effort » cinq fois. « Revanche » trois fois. « Discipline » vingt fois. « Patrie » trois fois. Ça fait une sacrée évolution.

- Je sens qu'elle va nous faire le coup de « c'était mieux, avant » dit Hukklu, le gars à la queue de cheval arc en ciel.

Il n'a pas le temps de poursuivre. Un type en sueur pousse la porte. C'est le livreur de pizza. Il arrive avec son vélo.

- T'a pris les escaliers avec ton machin fluo, lui lance Derpo ? T'as l'assistance électrique ?

- Je suis obligé de monter mon chargement. L'autre jour, je me suis fait piquer toutes mes pizzas. Et puis, il y a un paquet de kilomètres de couloirs chez vous. Ils font quoi, les gens, dans tous ces bureaux ? A la fin de l'année, mon fils est resté sans prof pendant plus d'un mois. Ils n'ont pas trouvé de remplaçants. Ils auraient pu emprunter quelqu'un d'ici pour quelques jours. Ça ne se serait pas vu!

- Pas sûr qu'ils aient pu trouver des volontaires. Il y a beaucoup de profs en réadaptation.

Derpo règle le livreur. Le vélo a à peine disparu que Tenette entre avec une bouteille de champagne et des verres en plastique. Elle a le feu aux joues.

- Je suis titularisée. Les gars. J'arrose.

- « Pistonnée ! Pistonnée ! Elle a sûrement couché ! » lance Barcharly. Le groupe reprend en canon. Tenette saute sur la table, exhibe un papier plein de tampons et se met à danser entre les dossiers et les ordinateurs en chantant « J'ai pas couché, j'ai pas couché ».

- L'accordéon, l'accordéon ! scande le groupe.

Tenette prend des allures de Lodores dans Carmen. L'accordéon suit les coups de talon sur la table. Derpo lui passe un verre.

- A la santé de l'ex-précaire !

- Merci les gars, je suis contente d'avoir du boulot.

- Attendre paisiblement la retraite entre ces murs bien chauffés ! Que demander de plus ?

Alors que des coups violents retentissent sous le plancher, le pizzaiolo refait une apparition.

- Tu t'es perdu ? lui lance Derpo.

- Bloqué en bas. Il y a une manif. Vous avez l'air sympa. Je préfère passer un moment avec vous. Il ne me restait qu'un client à livrer. Cas de force majeure, on va lui manger ses pizzas.

- Précaires, unissons-nous ! lance Derpo en attaquant la découpe.

- Manif contre quoi ?

- Contre la nouvelle carte scolaire pour les collèges, dit Tenette qui commence à tourner sans vraiment contrôler. Des parents d'élèves. Des bourges. La direction régionale veut mélanger leurs gosses avec des gosses de prolo.

- Moi, dit le pizzaiolo, ce que j'aimerais bien...

- C'est quoi ton nom ? lui demande Tenette qui tente de s'asseoir sur la table.

- Tarluk

- Tu voudrais quoi Tarluk ?

- Je voudrais bien que mon gosse aille se mélanger avec les fils de bourges. Histoire qu'il se trouve dans un bon collège. Mais ce n'est pas possible. C'est trop loin et il n'y a pas de place.

- Tu habites dans quel quartier ?

- Quartier nord. Le collège a mauvaise réputation.

- Comment tu vas faire ?

- Dans le privé, en internat.

- Ça va te coûter cher !

- Oui, c'est pour ça que je charrie ces pizzas dans la journée. La nuit, je bosse comme veilleur de nuit.

- J'espère que ton gamin ne sera pas assez con pour ne rien foutre alors que tu te défonces pour lui, bredouille Tenette. Il y a belle lurette que l'ascenseur social a pétié un câble.

- Sauf pour certains gugusses qui naissent dans les bons quartiers mais qui préfèrent la descente, commente un petit gros en me regardant d'un air mauvais.

- Lopo, on se calme, lui lance Derpo en lui passant une tranche de pizza. Raconte plutôt ce que tu fabriques.

Lopo est un gars qui n'a même pas ôté sa capuche pendant la danse de Tenette.

- Mon truc, c'est les croyances, les pensées magiques, les rituels. Toute la panoplie des trucs pour parer aux angoisses existentielles. Je n'ai pas encore le titre de mon mémoire. J'hésite. Peut-être l'illusion technologique. Ce qu'on voit dans ces rayons, c'est que chaque fois qu'une innovation technologique a débarqué, les gars ont cru que le miracle allait se produire et que ça allait revigorer le mammoth. J'ai compris ça en trouvant un truc qui a dû être inventé par un gars qui s'intéressait aux débuts de l'informatique. Ils décomposaient ce qu'ils voulaient enseigner en partie les plus fines possibles.

Il sort de son sac une sorte de bobine de papier.

- Ce truc génial, ça s'appelait une bande enseignante. Il y a eu plein de variantes. Le gosse pouvait se débrouiller tout seul, avancer, repartir en arrière.

Vachement astucieux. Après, est arrivé l'audiovisuel. J'ai trouvé un article incroyable : « Eloge de l'évêque ».

Il replonge dans son sac et en extirpe la photo d'un engin qui a des allures de Grosse Bertha.

- Ce machin servait dans les chars d'assaut. Il servait à observer ce qui se passait à l'extérieur du blindé. C'était avant l'arrivée des drones tueurs. Avec ce monstre, on pouvait projeter la leçon sur un écran. La révolution complète était en vue. Ça a été effectivement une révolution, une vraie révolution avec retour au point de départ. Ensuite, il y eu le rétroprojecteur, les diapos, la télé. Maintenant, c'est l'informatique. A chaque fois, les gars ont pensé qu'ils touchaient au but. A chaque fois, il a fallu quelques années pour revenir sur terre. Pour ceux qui regardaient travailler leurs élèves, la désillusion a toujours été plus rapide. L'essentiel se passe d'abord dans les neurones. Je vais faire un chapitre d'archéo-pédagogie pour deux supports pédagogiques que j'aime bien, les doigts de la main et les bûchettes pour le calcul.

- Tu ne serais pas un peu pessimiste, lui demande Tenette ?

- Non. La réalité est encore plus dure. Et là, pas besoin de faire des évaluations, les gosses qui profitent des innovations sont toujours ceux qui sont déjà en réussite.

- Ristine, trouve-nous un truc pour positiver, lance Derpo.

- Ristine Letpo, celle qui rêve de fuir ces rayonnages poussiéreux hantés par les souris. J'ai travaillé sur les griots en Garland et je regarde ce qui se raconte sur la mémoire. Et c'est intéressant parce qu'il n'y a quasiment rien. Disparue des radars depuis un siècle, la mémoire. Sauf pour certains trucs, la poésie par exemple. La mémoire a l'air d'être une insulte à l'intelligence. Je n'ai pas trouvé une ligne sur une pédagogie de la mémoire. Visiblement, ce n'est pas un outil mais une empêcheuse de penser. Et ça ne devrait pas s'arranger avec les disques durs. C'est surprenant parce qu'en même temps tout le monde admire un type qui peut réciter cinquante fables ou jouer de tête une quinzaine de sonates. Je me rappelle que mon arrière-arrière-grand-père connaissait par cœur des listes de tas de trucs et calculait tout les yeux fermés. Mon petit frère, il ne pourrait même pas faire une addition à deux chiffres.

- A ton avis, ça vient d'où, demande Derpo.

- Je commence à avoir une petite idée. Le discrédit a l'air d'avoir commencé au lendemain de la première guerre mondiale. La grande boucherie a dû jeter le discrédit sur tout ce que les générations passées avaient légué. Fallait partir sur du neuf. Et c'étaient les gosses qui devaient inventer un monde nouveau. J'ai vu des petits films sur les écoles alternatives de l'époque. Les élèves élaboraient leurs propres lois. Les adultes ne devaient pas s'en mêler. On ne les voit jamais sur les films. Evidemment, c'était déjà du fumigène. Ça sentait la manipulation. Les gosses n'inventaient rien de nouveau. Enfin, ils apprenaient quand même un peu à vivre ensemble. On était content. Progressivement, par

contagion, le discrédit a dû gagner les tables de multiplication et les règles de grammaire. On veut peut-être qu'ils réinventent tout.

- C'est vrai que les trucs trop convenus, ça fait obstacle à la science, commente Derpo.

- Peut-être qu'avec la progression d'Alzheimer chez les seniors, on va s'y intéresser à nouveau, rajoute Ristine.

Le champagne commence à faire effet. Tenette et ses collègues finissent les dernières tranches de pizza et ont l'air de vouloir faire la sieste. Tarluk, le pizzaiolo, guette les bruits en provenance de la rue. Je dis que je ne veux pas les ennuyer plus longtemps et qu'ils ne sont pas obligés de perdre du temps pour moi.

- Pas de souci, dit Derpo. C'est l'occasion de faire le point. A toi Huklu.

- Huklu. En stage externe obligatoire hors champ scientifique habituel. Mon gosse entre à l'école. Je viens m'informer.

- Et ton hypothèse, c'est que le mammoth souffrirait de maladie congénitale.

- En fait, diagnostic au choix. Deux têtes ou strabisme divergent. Regarde son nom.

- Explique !

- Il doit s'occuper à la fois des gosses et de la société.

- Ça ne devrait pas être incompatible !

- Le cerveau a visiblement du mal à faire la synthèse. Alors ça chavire. C'est pas vraiment nouveau cette malformation, mais il semble que ça marchait un peu mieux avant ou alors on n'y faisait pas trop attention. Il a dû se passer quelque chose.

- Je crois que je sais, dit Netzy qui continue à compter ses mots. Pendant longtemps, ça été assez simple. D'un côté, on apprenait aux gosses à lire, écrire et compter. Ça suffisait pour aller bosser en usine. De l'autre, la société ne réclamait pas beaucoup, juste le respect de l'autorité et du drapeau. Aujourd'hui, c'est devenu vraiment plus compliqué de chaque côté. Côté gamins, c'est assez agité ; côté société, c'est carrément explosé. Visiblement, c'est le côté société qui crée la panique. Comme on craint la guerre civile, on ne s'occupe plus que de recoller les morceaux. On ne s'occupe plus trop de l'avenir personnel des mêmes. Ce qui arrange tout le monde parce qu'on ne sait pas trop comment s'y prendre avec eux.

- J'ai même l'impression que les deux côtés se tirent dans les pattes, enchaîne Huklu. Il y a une telle nostalgie d'une société unie et pacifiée que l'idée que des gosses puissent se distinguer des autres par la réussite finit par devenir insupportable.

- Mon fils s'est fait traiter de fayot parce qu'il bossait beaucoup, explique le pizzaiolo. Maintenant, il fait exprès de faire des erreurs pour éviter les ennuis.

- C'est là qu'intervient le remède miracle, lance Barcharly en brandissant un gros livre, la potion magique qui va réconcilier les deux têtes du mammouth et mettre fin à sa déprime : le conflit socio-cognitif.

- Vue la gravité de la situation, ne nous fais pas languir, gémit Tenette qui ne pense plus à redescendre dans son bureau.

- J'espère, enchaîne Barcharly, que vous ne m'en voudrez pas si je laisse de côté l'exposé des fondements psychologiques, sociologiques, anthropologiques, philosophiques et spirituels du concept pour me contenter de l'illustrer par une recommandation récente : « L'élève avancé trouvera grand bénéfice à aider son camarade en difficulté. Il consolidera son savoir et acquerra, en les vivant, les valeurs essentielles pour vivre en société : le souci, la compréhension et le respect de l'autre ».

- C'est beau, c'est généreux, dit Tenette qui secoue son verre pour récupérer les dernières gouttes de champagne.

- Peut-être, mais moi, je préfère que mon gosse apprenne le maximum, dit Tarluk occupé à ranger ses emballages. Il aura bien d'autres occasions d'apprendre à faire le saint Bernard.

- Tu ne crois pas qu'il est important de lutter contre l'égoïsme et l'individualisme, lui retorque Tenette !

- Pendant que mon fils fera le saint Bernard, je connais des gosses de familles qui bosseront sérieux. En plus, le soir, leurs parents en remettront une couche et s'il y a besoin, ils auront des leçons particulières, et l'été ils fileront en summer camps.

- Ton fils aurait dû naître un siècle plus tôt, poursuit Barcharly. Voilà un truc que j'ai trouvé dans un vieux livre du maître, un truc du type métaphore nourrissage. « Soyez prévoyant dans vos préparations. Ne laissez jamais un de vos élèves s'ennuyer en classe. Gardez en tête que l'ennui frappe souvent les esprits les plus rapides. Si l'un d'eux a fini ses exercices, donnez-lui de quoi alimenter son activité et augmenter son savoir ».

- Ce qui est marrant, c'est que les apôtres du socio-machin sont des types qui ont fait de grosses études. On se demande ce qui leur passe par la tête.

Je demande à Derpo sur quoi il travaille.

- Mon truc, c'est le mental des compétiteurs. Je coache quelques équipes. Ça m'intéressait de voir ce qui se raconte côté mammouth.

- Et qu'est-ce que tu as trouvé ?

- Rien ou plutôt l'inverse, la culture du mental bisounours. Le mammouth n'aime pas la compétition. Avant, il y avait la distribution des prix. Le gamin bossait. Il était fier de recevoir un bouquin que le généreux libraire du coin tirait de ses invendus.

- Mon gosse, je lui file du fric quand il bosse bien, dit Tarluk.

- Aujourd'hui, pas de premier, pas de second. On ne classe plus. Il faut mettre fin à la souffrance insupportable de ceux du bas du tableau. Evidement,

ça ne les empêche pas d'aller essayer de battre leurs copains sur leurs consoles. Ça sent l'hypocrisie à plein nez. Les gamins savent très bien où ils en sont.

- Ça, ce n'est pas sûr du tout, dit le gars à la capuche. Ils sont plutôt complètement paumés. Et tout est dévalorisé.

- Le gros problème, c'est surtout que lorsqu'ils vont quitter le mammoth, ils vont en ramasser plein la figure parce que là, c'est compétition à tous les étages.

- Comment tu expliques ?

- Salmigondis psycho-politico-philosophique, mélange de rêverie nostalgique d'un monde tout d'harmonie et de fantasmagorie maternelle délayée dans une identification massive à l'enfant. Lost paradise.

- Gloups, fait Tenette. Tu veux juste en faire des bêtes à concours. L'enfance, ce n'est pas fait pour ça. Il faut encourager la créativité, la spontanéité. Quand j'aurais des gosses, je veux qu'ils fassent de la peinture, de la sculpture, de la danse, du chant, qu'ils s'expriment, Qu'ils vivent en groupe, qu'ils s'épanouissent, quoi. Tu me sapes le moral, je redescends.

A la journée d'information.

Grand amphi de Fac. Sur l'estrade, une longue table, sur laquelle est posé un micro. A l'arrière, une vingtaine de chaises et contre l'immense mur du fond, un grand décor peint. Sûrement des sénateurs romains en pleine réunion. J'ai une pensée pour Seriosa. Que des gras ventripotents affalés et quelques esclaves portant des amphores. Aucune femme. Elles ne devaient pas savoir parler en public.

L'amphi est archiplein, deux cents, trois cents personnes. Beaucoup de jeunes femmes. Un petit groupe de Labarantes dans leurs grandes robes vertes se tient au premier rang. Je compte les mecs. Une vingtaine tout au plus. Je ne suis pas sûr de rester et je me trouve une place tout en haut, histoire de pouvoir m'éclipser discrètement. La vue est imprenable.

Un type barbu en bleu de travail déboule d'une porte latérale. Il pose une pile de feuilles sur une des chaises. Il tapote le micro. Ça ne donne rien. Il explique par geste que ces feuilles doivent être remplies et signées. Une fille au premier rang semble lui souffler quelque chose. Il bricole son micro. Ça marche. Il annonce que ce sont les attestations de présence pour les nouveaux recrutés qui peuvent se faire rembourser leurs frais de déplacement. Quelques sifflets dans la salle. L'homme en bleu disparaît puis revient avec une carafe d'eau. Quelques applaudissements. Il sourit, salue le public et disparaît à nouveau. Quelques secondes plus tard, un large écran blanc descend le long de la scène romaine.

Un temps de silence s'écoule. De temps à autre quelqu'un applaudit comme pour accélérer les choses et peu à peu le brouhaha des conversations emplît l'amphi. Je vois arriver Seriosa et Sterysia qui s'installent au premier rang. Seriosa semble très agitée. Sterysia cherche quelques-unes de ses connaissances dans les gradins. Je lui fais un petit signe. Elle a l'air de vouloir m'indiquer que Seriosa l'inquiète.

Arrive sur scène un petit gros, cheveux frisés et lunettes épaisses. A sa suite, un petit groupe se glisse sous les Romains pour occuper les chaises. L'homme tapote le micro. Ce genre d'instrument semble faire l'objet d'une suspicion systématique chez les conférenciers. Ça marche. Il astique ses lunettes. Il se présente. Il est le Doyen de la maison. Il est fier d'accueillir dans cette vénérable enceinte ceux qui, par idéal, ont choisi de consacrer leur vie au service de la jeunesse. Un léger murmure fait frissonner l'amphi. Difficile de savoir si l'auditoire s'amuse ou se gonfle de ce passage de pommade. Le patron semble ne pas percevoir le phénomène et poursuit son discours introductif. Pour une société nouvelle, il faut des hommes nouveaux et pour des hommes nouveaux, des éducateurs nouveaux. C'est la conscience de l'importance de cette mission qui nous rassemble ici, dit-il. Et il est heureux d'accueillir Lezitte Lurbou, professeure de philosophie morale et politique à l'Institut d'éducation d'Ifragneux. C'est elle qui a conçu le programme de cette journée. Il se souvient

avec émotion d'avoir dirigé son mémoire intitulé « Du cultuel au culturel ». Depuis, elle s'est illustrée par une thèse savante sur « Scientisme et désenchantement du monde : le retour du religieux ». Elle a été la cheville ouvrière de la dernière grande réforme du système éducatif. Elle est venue accompagnée de plusieurs éminents pédagogues.

Lezitte Lurbou entre à pas rapide. Elle est jeune, trente ans tout au plus, vive, cheveux courts, énormes boucles d'oreilles, lunettes fines, trench-coat rouge sur tailleur chic. Regard rapide vers l'assistance. Elle pose son sac, sa mallette d'ordinateur portable et cherche des yeux un porte-manteau. Le patron de la maison se hâte d'aller poser avec précaution le trench-coat sur un dossier de chaise. S'ensuit un déballage de l'ordinateur et ce qui semble être une tentative de connexion wifi à un projecteur pendu au plafond. Tous les regards fixent l'écran où rien ne se passe. L'homme en bleu, qui semblait attendre en coulisses, réapparaît, porteur d'une valise d'où s'échappe un entrelacs de cordons électriques. Il tente des branchements dans ce qui semble être un tableau de prises de natures diverses dissimulé sous la table. Le brouhaha dans la salle laisse place à des applaudissements lorsqu'un signal zèbre l'écran. L'assistance a droit à quelques photos de plage puis apparaît le programme détaillé de la journée.

On a à peine le temps de lire le titre « Une école nouvelle pour une société nouvelle » que l'écran se brouille. L'homme en bleu refait son apparition. Nouveau brouhaha dans la salle. Le patron de la maison vient aux informations. Des retardataires en profitent pour se glisser dans les gradins. Parmi eux, Derpo et quelques membres de son équipe. Tenette s'est jointe à la troupe. Visiblement, ils veulent rester groupés et lorgnent en direction des balcons pour trouver des places. Je sens que je vais avoir de la compagnie. Ils arrivent à ma hauteur lorsque l'homme en bleu fait comprendre, en agitant les bras, que c'est sans espoir.

- Alors camarade, me dit Derpo en me tapant sur l'épaule, on prend goût à la pédagogie. T'as trouvé un poste ?

- J'hésite. Et vous, pourquoi vous êtes là ?

- Voir s'il y a du nouveau et voir les réactions.

Lezitte Lurbou semble galvanisée par la défaillance technologique. Elle s'avance en front de scène.

- Let's start the show, commente Derpo.

Lizette Lurbou entreprend de chauffer l'assistance. Elle conte à son auditoire quelle fièvre créatrice anime tous ceux qui depuis des mois et des mois se réunissent autour d'elle pour affiner sans relâche ce qui doit balayer des décennies d'errance pédagogique. Avant même que soit exposé le résultat de tant d'heures de réflexion, c'est surtout cette fièvre qu'elle voudrait transmettre, une fièvre qu'elle-même et ses collègues veulent voir s'incarner dans une véritable esthétique du geste éducatif : dans le monde de violence qui est le nôtre, l'Ecole sera havre de beauté, de paix et d'harmonie et par là-même, la

pépinière où se formeront les futurs citoyens de la société que tous, nous appelons de nos vœux. Une société pacifiée mais aussi résolument tournée vers le futur, la société de l'intelligence nouvelle. Rien ne doit s'opposer à ce projet.

Lizette Lurbou marque un temps de silence. Elle semble attendre des applaudissements, en vain.

- La scène est un vrai métier, commente Derpo.

- Nous avons commencé d'œuvrer, poursuit Lizette Lurbou mais le défi est colossal et vous allez entendre les récriminations des nostalgiques des temps anciens. Rien de plus normal, la crainte du changement est bien la marque de nos vieilles civilisations. Ne vous laissez pas abuser par ces discours qui ne cachent finalement qu'une tentative de sauvegarder des privilèges.

Nouveau temps d'arrêt. Pas de réaction dans l'auditoire sauf quelques toux dans les balcons.

- Si elle continue comme ça dans les aigus, elle ne va pas tenir, dit Tenette qui semble souffrir pour elle.

- Nous sommes, vous êtes des missionnaires pour des temps nouveaux, lance Lizette Lurbou pour conclure son introduction. Vous êtes ce que la Farenzi compte de meilleur. Nos enfants comptent sur vous. Faisons d'eux des mutants révolutionnaires.

- Comme le répétait mon prof de psycho qui le tenait de son psy, dit Netzy, le problème pour le séducteur, c'est qu'à la fin il ne séduit plus que lui-même. Mais elle a encore du temps devant elle pour faire carrière.

Toujours à propos du contenu de la journée, Lizette Lurbou insiste pour faire comprendre qu'il ne s'agit pas seulement d'une série de conférences mais d'un véritable briefing des troupes avant la bataille. Sauf pour la notion d'égalité pour laquelle elle prendra quelques minutes, il n'est plus temps de s'éterniser en bavardages philosophiques ou pseudo-philosophiques superflus. Il faut agir et vite. Elle va donc aller à l'essentiel. Et cet essentiel tient en deux points.

- Attention ! Bicéphalie congénitale en vue, dit Hukklu.

Le premier point est connu de tout le monde. Tous les enfants ne tirent pas le même profit du système éducatif. Lizette Lurbou cite brièvement des chiffres et rappelle l'existence de travaux anciens, bien connus eux-aussi, sur l'École comme outil de reproduction des inégalités ; des travaux qui, étrangement, n'ont jamais été exploités. Elle évoque ensuite les stratégies encore en phase de test ou désormais mises en œuvre pour mettre fin à cet effet pervers. Un de ses collègues - on le voit s'agiter au fond - présentera d'ailleurs l'agence Traqueduc, qui a pour mission de repérer sans relâche toutes les tricheries et toutes les stratégies de tricherie mises en place pour permettre à certains de profiter au mieux du système éducatif. Nombre de filières n'avaient par exemple que cette seule raison d'être. Les matières qui y étaient enseignées, en particulier, les langues et civilisations anciennes ou les langues trop exotiques ou qui ne sont parlées que par une poignée de locuteurs sont, désormais, soit retirées des cursus, soit offertes à tous sous forme d'activités d'éveil. Pour mieux motiver

les élèves, ces disciplines sont d'ailleurs désormais décloisonnées et allient travail manuel et intellectuel.

Alors que Lizette Lurbou sort une bouteille de son sac pour une gorgée, je crois percevoir une certaine agitation du côté de mes deux copines Seriosa et Sterysia. Lizette Lurbou, quant à elle, enchaîne sur l'avancée considérable que représente la large autonomie désormais laissée aux établissements pour leur permettre de s'adapter au mieux à leur public, soit par les méthodes, soit par les contenus. Cette initiative n'a pas jusqu'ici donné les résultats escomptés. Cet échec relatif doit être imputé aux enseignants dont la réticence ne pouvait pas ne pas avoir de conséquence sur leur enseignement mais aussi à certains chefs d'établissement pourtant parfaitement au fait des besoins des populations et qui ont, soit à l'excès, abaissé le niveau de l'enseignement, soit à l'inverse, profité de cette autonomie pour l'élever plus que nécessaire. De là, les réclamations des élèves de certaines zones à qui cette réforme n'a pas été expliquée et qui se sont plaints d'une éducation au rabais. Pour le cas où cette stratégie ne parviendrait pas s'instaurer, elle ne cache pas qu'elle serait elle-même favorable à des mesures plus drastiques. Elle pense en particulier à la répartition aléatoire des profs et des élèves dans les établissements. Il serait difficile à ceux qui crient à l'injustice du traitement éducatif des enfants de s'y opposer.

Lizette Lurbou précise que, bien évidemment, elle n'est pas naïve et elle sait que, à son grand regret, malgré toutes ces stratégies volontaristes, soit pour des raisons peut-être psycho-biologiques, soit par difficulté à maîtriser tous les paramètres socio-familiaux, il pourra se faire, qu'ici ou là, quelques rares élèves continuent à réussir moins bien que d'autres. Il a donc été procédé à des ajustements de méthodes pour pallier cette difficulté. Elles visent globalement à mettre fin aux situations traumatisantes qui génèrent de la désespérance et affaiblissent la foi en l'éducation. Toute évaluation est désormais bannie. L'élève est désormais toujours considéré comme progressant à son rythme. Par ailleurs, pour un petit nombre d'élèves, la maîtrise de la langue reste une aptitude difficile à maîtriser. Cela tient bien évidemment à la complexité des règles orthographiques et grammaticales que nous ont laissées des siècles de littérature. Pour que la langue elle-même ne soit pas un obstacle à son assimilation et à son usage, un toilettage radical s'imposait. Il est en cours. Il y fallait de la lucidité et un grand courage. Il était temps de faire un sort aux accents, traits d'union, accords divers et autres bizarreries dont aucune logique ne saurait justifier la conservation. Les langues sont vivantes et s'adaptent nécessairement à leur environnement. Aujourd'hui, c'est la jeunesse et ses pratiques linguistiques sur les réseaux sociaux qui portent le changement.

Mais tout aussi important, pour prévenir encore une inégalité possible dans l'usage du système éducatif, la pédagogie de l'ère nouvelle s'appuie désormais sur une pratique pédagogique, bien connue, ancienne même, mais dont on n'a jamais songé à exploiter toute la richesse et qu'on a un peu oubliée dans notre époque hyper-individualiste : l'entraide entre élèves. Une de ses collègues,

Pernette Momon l'évoquera dans sa conférence. Cette spécialiste de psychologie génétique appliquée, qu'on aperçoit levant un bras sous l'écran, célèbre pour sa thèse sur la « Précocité du stade des opérations formelles chez les joueurs interconnectés », expliquera que la compréhension de ce dispositif pédagogique peut être totalement renouvelée à partir du concept scientifique novateur de conflit socio-cognitif.

- Conflit socio-machin, une fois, dit Netzy.
- Je le sentais venir depuis un moment, dit Hukklu.
- Une petite couche de fumigène, dit Derpo.

J'en profite pour lui demander s'il voit du nouveau.

- On dirait qu'ils cherchent à faire crever le mammoth.
- Quel intérêt ?
- Soulager les finances en dégageant le maximum de gosses du côté du privé.

- Les gens pleins de fric, cela ne représente pas un gros pourcentage.

- Rajoute le confessionnel. Mais, en fait, le mammoth n'a pas besoin de tout ce cinéma pour crever. Les e-schools vont l'achever. Pas besoin d'anticiper. Il y en a déjà une dizaine en rodage. Et là, il n'y a pas de frontières.

Lizette Lurbou est, elle aussi, en train d'anticiper. Elle enchaîne en posant que, si l'égalité est le socle de son projet, il reste à savoir quel homme il faut former. Bien évidemment et contrairement à ce que d'aucuns prétendent, l'homme qu'elle a en vue est l'homme du futur, l'homme de la société à venir. Elle brosse rapidement un tableau de cette société qui s'annonce et qui est pour une part déjà là, une société qui fait et fera de plus en plus face à deux grands défis, la mutation technologique, qui n'en est encore qu'à ses balbutiements et le multiculturalisme, déjà ancien mais amplifié par les phénomènes migratoires. Une société que l'école doit rendre toujours plus égalitaire et fraternelle.

Le premier défi ne l'inquiète guère, car la mutation s'impose d'elle-même dans l'école, tant la technologie informatique fascine la jeunesse et génère de nouvelles formes d'intelligence et offre de nouvelles façons d'apprendre efficaces, en particulier parce que très attrayantes. Pernette Momon rendra compte en détail de ses observations sur les virtuoses des jeux vidéos.

- Le mirage technologique continue de fasciner, soupire Lopo.

Le second défi, poursuit Lizette Lurbou, est de loin celui auquel il faut consacrer tous les efforts car il fait peser sur la société - elle dit ne pas avoir peur des mots- le risque de guerre civile. L'Ecole reste le meilleur des remparts contre cette sombre perspective. Sa mission première est donc l'apprentissage du vivre-ensemble.

- Guerre civile, une fois, commente Netzy.

Et Lizette Lurbou de s'enflammer. Au-delà des idéaux, des religions, des croyances et des clivages multiples, d'âge, de sexe, de genre, d'origine, de langues, une vertu s'impose : le respect de l'autre. Il faut donner aux jeunes un nouveau regard sur les hommes et les civilisations. Ce fut pour ses équipes une

grande entreprise que de réécrire tous les programmes pour en ôter tout ce qui pouvait comporter un risque de discrimination de quelque minorité que ce soit et rajouter tout ce que les impérialismes de tous poils avaient rejeté dans l'ombre.

- Entrons dans l'ère de l'accueil, s'exclame-t-elle ! Qui, dans ce monde en mouvement, pourrait penser détenir la vérité ? Ouvrons nos esprits à d'autres vues. Nous savons tout ce que nous devons à la science mais nous savons aussi que le scientisme exacerbé a complètement désenchanté le monde. Le monde a grand besoin de spiritualité, de mythes, de symboles, ces outils que les hommes inventèrent pour souder leur communauté. Ouvrons-nous à la diversité des cultures, des modes de pensée et de vivre et des conceptions du monde.

Mais le vivre-ensemble n'est pas qu'affaire de savoir, il l'est aussi de savoir-être. Par souci de ne pas empiéter sur le terrain des didacticiens qui interviendront— elle désigne les collègues en retrait sous l'écran— elle ne fait qu'une petite incursion sur le terrain de la pédagogie au quotidien pour expliquer que cette ouverture à l'autre, la jeunesse doit s'en imprégner en la vivant au quotidien. Le travail de groupe est à cet égard un outil précieux, inventé il y a longtemps. Mais c'est l'entraide entre élèves, qu'elle a déjà évoquée, qui doit retrouver une place première.

Parvenant à la fin de son exposé introductif, Lizette Lurbou ressort sa bouteille, boit une gorgée et fait quelques pas, le temps de reprendre son souffle, puis entreprend de conclure en revenant sur la notion d'égalité, pour mieux la replacer au fondement de notre vivre-ensemble. Elle a à peine commencé à évoquer l'héritage précieux de la Grèce antique que Hukklü annonce que cela lui suffit.

- Pour ce qu'on est payé, je ne vais pas supporter ce baratin plus longtemps.
- Il n'est pas impossible qu'il y ait un peu d'animation !

Je venais de voir Seriosa se lever et agiter violemment la main droite pour signifier qu'elle avait quelque chose à dire. Sterysia avait discrètement réussi à la faire asseoir.

Un instant interloquée, Lizette Lurbou, après avoir expliqué qu'il est préférable de réserver les questions pour le temps prévu, poursuit sa conclusion. Mais, au moment où elle prononce le nom d'Aristote, je vois Seriosa se dresser d'un coup, longer la rangée de fauteuils et foncer en direction de l'estrade. Avant même qu'elle ne parvienne à l'escalader, l'homme en bleu surgit et la plaque au sol pour la maîtriser. Pendant qu'il l'évacue avec l'aide de Sterysia, j'entends la malheureuse hurler les noms de Solon, de Clisthène et alors même qu'on la croit définitivement maîtrisée, elle réussit à se dégager des bras puissants, le temps de récupérer ses lunettes à écailles perdues dans l'échauffourée et de hurler « et lisez Plaute et ses portraits féroces de pantins et de comiques ».

- Vive la démocratie athénienne, hurle Hukklü, déchaînant un immense éclat de rire à travers l'amphi.

Pendant que le Doyen tente de ramener le calme, je file aux nouvelles et retrouve Seriosa allongée sur un banc sous la statue d'Auguste Comte.

- Je me doutais qu'elle ne supporterait pas. J'ai essayé de la dissuader de venir, me dit Sterysia. Et regarde ce qu'elle avait dans son sac...une bombe de peinture rouge.

- Elle est évanouie ?

- Son malaise habituel. Je vais la ramener. Il faut que tu me donnes un coup de main pour la charger dans sa voiture et la monter chez elle.

- Mais je voudrais entendre la suite !

- Laisse tomber. Tu as eu l'essentiel. Maintenant, ils vont délayer. Sois sympa, sinon je vais me casser les reins. Je te promets, on ne fera pas d'étape.

A mon retour dans l'amphi, trois heures plus tard, on en est aux questions du public. Lizette Lurbou se charge des réponses. L'homme en bleu arpente les rangées micro en main pour atteindre ceux qui veulent intervenir.

- J'ai manqué des trucs importants, Derpo ?

- Non. Beaucoup de baratin et là, c'est assez chaud pour elle. Ça a l'air de vouloir virer au gag. Les jeunes n'interviennent pas, peut-être pour ne pas se griller, peut-être qu'ils sont incapables de prendre la parole en public ou même de s'exprimer ; en fait, je pense surtout qu'ils s'en foutent complètement, mais il y a deux ou trois plus anciens qui ont l'air de ne pas avoir fait le voyage pour rien. Ils ne lui font pas de cadeau. Il y a un gars qui a parlé de tyrannie. Et là, il y en a un autre qui a l'air de lancer l'offensive sur le conflit socio-machin.

- Vous ne nous présentez qu'une resucée de cette morale religieuse qui n'a jamais rien changé à la saloperie du monde des hommes. Vous semblez croire que vous allez pouvoir transformer la société en une assemblée de gentils bonshommes gérant paisiblement les affaires. Il vaudrait mieux préparer les jeunes à affronter le monde tel qu'il est plutôt que de les emmener au casse-pipe. Vous allez en faire des générations de déçus et d'assistés. Moi, je dis simplement qu'il faut les armer, les armer avec de la culture et des savoirs. Et il faut les préparer à obtenir des diplômes pour trouver un job. C'est le meilleur moyen pour permettre à chacun de se faire une place dans la société et le seul moyen d'obtenir la paix sociale. Je n'ai pas entendu une seule fois le mot diplôme dans tout votre baratin.

Ce qui lui vaut une répartie de Lizette Lurbou sur un ton sévère :

- Contrairement à vous, j'ai une absolue confiance dans la capacité de l'Ecole à changer le monde. Ce n'est pas à l'Ecole de s'adapter à ses monstruosité. Qui voudrait se prétendre éducateur sans cette certitude bien ancrée dans son esprit ?

Comme le gars a l'air de très mal prendre cette leçon de morale et que ça risque d'être chaud, le Doyen fait signe à l'homme en bleu de récupérer le micro et de passer à une autre intervention. Une fille en grande robe verte, qui s'était levée, prend la parole :

- Je voulais intervenir à propos des valeurs que vous avez évoquées. Vous dites qu'elles sont universelles. Je ne suis pas sûre qu'il en soit ainsi.

- Très intéressant, répond Lizette Lurbou. Un point de vue différent et donc un débat possible. L'ouverture d'esprit, le débat, voilà ce qui doit être au cœur de la pédagogie moderne.

- Je sens venir le coup de grâce, commente Derpo. Elle va l'avoir son conflit socio-machin mais en XXL.

- Ce que nous savons, poursuit la fille en vert, c'est qu'il existe, depuis le fond des âges, des lois qui gouvernent la nature. Ce sont ces mêmes lois naturelles, qui, depuis toujours, gouvernent la société des hommes.

- Poursuivez, poursuivez, réussit à lancer à son interlocutrice Lizette Lurbou, malgré une soudaine et violente quinte de toux.

- L'ordre naturel est un ordre hiérarchique et autoritaire qui donne à chacun une place. C'est le respect de cet ordre qui permet l'harmonie dans la société.

Une vibration parcourt l'assemblée, quelques auditeurs commencent à se lever. Lizette Lurbou, un instant décontenancée, ressort sa bouteille, fait quelques pas et s'embarque rapidement dans un classique distinguo entre nature et culture pour terminer par l'éloge du métier d'éducateur dont l'essence même est d'aider le jeune enfant, l'enfant même, à passer de l'état de nature à l'état d'être civilisé.

La fille en vert ne lâche pas son micro et tandis que l'amphi commence à se vider, en remet une couche :

- Les lois dont je parle ont été données par Dieu, créateur de toutes choses. Quelle créature pourrait oser se dresser contre sa volonté ?

- Les croyances, c'est comme les habitudes alimentaires et la snouf, ça résiste, dit Hukklu.

Lizette Lurbou dégage par le haut avec un rapide exposé sur les grandes étapes de la pensée en trifouillant un peu la théorie des trois états d'Auguste Comte. Du coup, je repense à sa statue dans le parc et à Sterysia, qui une heure auparavant, m'a proposé de loger chez elle en attendant que je me décide. Je me dis qu'il est temps de retourner aux nouvelles.

- Alors camarade, elle t'a transmis la fièvre pédagogique ? me demande Derpo.

- Je ne crois pas que tout ce barnum serve à quelque chose. Je pense qu'il doit falloir mettre les pieds dans une classe pour se faire une idée.

- Tu as toujours l'intention de demander un poste ? me demande Tenette.

- J'hésite. Il n'y a pas le feu. Il y a encore plein de postes vacants.

- Ça te ferait une belle expérience car je sens que tu te ferais bouffer. Je te sens un peu léger pour ce genre de sport.

- C'est-à-dire ?

- Je te vois bien te mettre à vouloir jouer au copain. Ça finit toujours par un massacre.

- C'est vrai que j'aurais du mal à être autoritaire.

- Ça ne changerait pas grand-chose. Si tu cherches à montrer de l'autorité, c'est que tu n'en as pas. T'es grillé d'avance. Il faut des hommes et des femmes solides pour ce boulot. Des gens qui ont réglé leurs problèmes avec leur adolescence. Et ça ne court pas les rues. Les gosses sentent tout de suite les fragilités et en profitent. Ils ont besoin de profs qui les comprennent et même qui s'émerveillent de leur appétit de vie mais restent de vrais adultes. C'est triste mais pendant quatre heures, dans une réunion pour des profs qui vont bosser avec de jeunes ados, ce thème n'a pas été évoqué. Normal. Pour elle, c'est de la gluance affective. La Raison, rien que la Raison. Une fille comme ça devant ces gosses, elle craque en huit jours. En fait, elle évitera soigneusement de se frotter à ce genre de situation.

- J'ai un chercheur qui me fait défaut pour aller observer une réunion de rentrée dans un collège, me dit Derpo. Ça m'arrangerait que tu viennes avec moi. Pour observer, c'est mieux d'être à deux. Je te filerai un peu de fric.

- Je vais observer quoi ?

- Tu ouvres tes yeux et tes oreilles. Ça suffit.

La réunion de rentrée

Haut grillage, porte métallique avec digicode, caméra 380°, j'ai l'impression d'arriver devant le siège d'une agence bancaire. Derpo n'est pas là. Nous avons pourtant rendez-vous à l'entrée du collège. J'ai déjà dix minutes de retard. J'appuie sur le bouton de service. Une voix métallique m'enjoint de taper mon code. Au bout de dix essais, une voix humaine me demande ce que je veux. J'explique. La porte s'ouvre.

Je me demande comment des gosses peuvent trouver du plaisir à vivre dans un endroit pareil. Cour goudronnée qu'ont réussi à transpercer quelques valeureux pissenlits, deux bancs de ciment à moitié cassés avec leur armature tordue tendue en direction du ciel, un poteau de basket-ball d'où pend un panier au filet en lambeaux. Je repense à la formule de Barlychar sur l'enfant au cœur du système éducatif. Personne à l'accueil. J'ai eu de la chance que quelqu'un passe quand j'ai sonné. Long couloir de béton sans la moindre décoration, j'ai l'impression de plonger dans un univers carcéral. Les bruits s'amplifient contre les murs nus. Au sommet d'un escalier, des voix me permettent de repérer le lieu de la réunion.

Une quarantaine de personnes dans la salle. Les tables ont été mises en cercle tout autour de la pièce. Rapide tour d'horizon. Beaucoup de femmes. Trois hommes. Les participants discutent en petits groupes. Deux ou trois regards dans ma direction. Je me demande ce que je suis venu faire dans cette galère et ce que je vais pouvoir observer. Et pas de Derpo en vue. Je me replie vers deux types au fond de la salle, un moustachu rougeaud plus très jeune et un dans la trentaine. Je m'installe à côté du plus ancien.

Je lui demande ce qu'il enseigne.

- Rien du tout. Je suis cuisinier. En fait, je suis là pour la question de toutes les sortes de repas que je vais avoir à préparer dans l'année. L'an dernier, j'avais quinze régimes différents pour raisons culturelles ou religieuses. Il faut ajouter les régimes pour raisons médicales. Pour ceux-là, il vaut mieux ne pas se tromper. Ça peut avoir des conséquences dramatiques pour les gosses. Pour les autres, c'est différent. En général les gosses s'en foutent mais ce sont les parents qui sont très susceptibles. Je suis sûr que pour certains, c'est juste pour emmerder le monde. Bizarre, cette sorte de rancune larvée contre les profs. Et toi, tu va enseigner quoi ?

- Pour l'instant rien. Je suis envoyé par la délégation régionale pour assister à cette réunion. Peut-être que je demanderai un poste.

Son jeune collègue répond à son tour à ma question.

- Je suis homme à tout faire. Normalement, je n'ai pas à être là, mais il paraît que je fais aussi partie de l'équipe éducative. J'ai été nommé à la fin de l'année dernière.

Il n'a pas le temps de finir sa phrase car deux femmes font leur entrée. Le cuisinier me renseigne. Il s'agit de la Principale adjointe et de la conseillère d'éducation. L'adjointe prend immédiatement la parole.

- Mes chers collègues, bienvenue à tous et à toutes pour cette réunion de rentrée. Comme vous le voyez, madame la Principale n'est pas là. Elle a été très fatiguée. Il faut dire qu'avec certains incidents sur lesquels je ne pense pas qu'il soit utile de revenir et les chamboulements dans le fonctionnement du collège depuis la mise en place de la dernière réforme sur l'autonomie, les soucis ne nous ont pas laissé de répit. Nous allons bien sûr revenir sur ce dernier point. Vous savez qu'il s'est ajouté pour notre Principale des problèmes familiaux importants.

- Son mec s'est barré, commente mon voisin.

- Elle avait dû s'absenter quelques semaines en fin d'année pour se reposer, poursuit la Principale adjointe, mais cela n'aura pas suffi.

- Ici, elle n'est pas la seule dans ce cas, me glisse le cuisinier pendant que la chef d'établissement par intérim farfouille dans ses notes. Toutes ces professeures sont très sympa et font un boulot remarquable mais quelques-unes n'échappent pas à la déformation professionnelle. A force d'être traités comme des gosses, leurs mecs se tirent.

- Et les incidents, c'est quoi ?

- Ce que j'ai appris, explique l'homme à tout faire, c'est que l'an dernier, mon prédécesseur s'était installé une petite plantation d'herbe dans la chaufferie. Ils l'ont muté à la délégation. C'est pour ça que je viens d'être embauché.

- Et il y a eu aussi quelques élèves un peu excités qu'il a fallu renvoyer, rajoute mon voisin cuisinier.

L'adjointe continue son speech.

- Durant l'absence de notre Principale, je vais assurer la direction comme je l'ai fait pendant les dernières semaines avant les vacances d'été. Nous nous connaissons bien. Je sais que je peux compter sur votre collaboration. Le plus difficile, vous le savez, est de constituer des doublettes collaboratives pour les activités interdisciplinaires et de les faire durer. Car ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre, ces nouvelles pratiques demandent beaucoup de temps de préparation et de concertation.

- J'ai fait le calcul, annonce une petite voix. Cinq heures minimum pour une heure devant les élèves. Je crois qu'il serait bon d'évaluer ce dispositif. Pour l'instant, j'ai des doutes sérieux quant à son efficacité.

- Et ce sont des heures sans aucune augmentation de salaire, poursuit une autre voix.

- Nous reparlerons de tout cela, rétorque la Principale suppléante. Il faut aussi former des équipes pour réajuster les contenus. Nous avons peut-être trop abaissé nos exigences.

- J'ai rencontré Kevin Garlu, enchaîne la même voix. Il était en 4^{ième} et doit rentrer en 3^{ième}, à l'ancienneté comme vous le savez, pour ne pas le traumatiser.

Vous ne croirez jamais ce qu'il m'a dit. Il ne veut plus venir dans ce collège. Il veut de vrais cours avec de vrais profs.

- Venant de sa part, c'est simplement une sorte d'excuse. Il n'a jamais montré aucun intérêt pour apprendre quoi que ce soit.

- Nous n'avons peut-être pas su l'écouter, dit la conseillère.

- Et en plus, il va nous culpabiliser. Bravo à ce petit. Il a de l'avenir.

- Nous en reparlerons, poursuit la Principale adjointe. Nous devons aussi établir la liste des associations qui ont demandé à intervenir dans le collège durant l'année et préciser les modalités de ces interventions. En tout, j'ai reçu soixante demandes.

- Ce serait tout de même bien qu'il nous reste un peu de temps pour faire cours.

- C'est fondamental pour l'éducation citoyenne de nos élèves.

- Est-ce que tout ça ne pourrait pas se faire dans un autre cadre ? Ces associations peuvent bien fonctionner en dehors des heures de collège.

- Pédagogiquement, les associations ne sont pas armées.

- Il y a les interventions habituelles, secourisme, prévention routière avec formation code de la route, prévention santé avec prévention drogue, prévention sexualité, prévention obésité, prévention délinquance par la gendarmerie, prévention racisme, prévention sexisme, prévention bullying, prévention sectes, prévention endoctrinement et radicalisation. Il y a aussi l'association Protégeons notre environnement avec une formation au tri-sélectif, l'association Citoyens-jeunes conseillers municipaux, l'association Laïcité, l'association Sauver ou Périr des jeunes pompiers. Et puis il y a de nouvelles associations militantes, mouvement Sexe et genre, mouvement Cultuel et culturel. A ce propos, le représentant spirituel des Labarantes demande de pouvoir intervenir comme l'aumônier catholique. Il va être difficile d'accepter certains projets et de refuser d'autres. La liberté d'expression est une valeur qu'on ne peut transgresser. Personnellement, je dois dire que le mouvement créationniste anti-Darwin me pose tout de même problème.

- On pourrait peut-être ouvrir un atelier illettrisme, lance une professeure qui semble être plus âgée que la moyenne.

- Ne soyez pas cynique, chère collègue. Les temps ont changé. Il nous faut aussi établir la liste des sorties pédagogiques de découverte du monde contemporain. J'ai là une première liste de vingt-cinq visites : les habituelles découvertes du monde de l'usine, des technologies avancées, du monde agricole, du monde du tourisme, du monde de l'hôpital, des maisons de retraite, de la banque, de la télévision, des médias, des start-up, des musées, des bibliothèques, de la télévision, du journalisme, de l'armée de l'air, de terre, de la marine. Il y en a de nouvelles comme la visite des différents lieux de cultes et pèlerinages. Si vous avez d'autres idées, communiquez-les rapidement. Nous reparlerons de tout cela pendant la réunion des parents d'élèves qui va suivre.

Je demande à mon voisin de quoi il s'agit.

- C'est la réunion de rentrée de l'association des parents d'élèves. Ils la font tout de suite après parce qu'en général, il n'y a pratiquement que des profs ; ceux qui ont encore leur gosses dans les classes. Ils peuvent prendre soin de leurs rejetons, en particulier en leur évitant certains collègues. En général, ce sont ces gosses qui réussissent le mieux.

- Finalement, le collège est bien adapté aux fils de profs.
- On peut dire ça, je crois.

Pendant ce temps, une autre professeure, elle aussi un peu plus âgée, prend la parole.

- Vous êtes sûrs d'avoir besoin de moi. Si j'ai accepté de consacrer du temps pour l'éducation, c'est parce que vous manquiez de professeurs. Je suis là pour apprendre aux élèves à lire, comprendre ce qu'ils lisent et acquérir de la culture. Je ne suis pas là pour accompagner des groupes en balade.

- N'ayez crainte, il restera du temps pour l'étude. Je profite de la remarque de nos deux collègues pour les saluer et les remercier d'avoir accepté de reprendre le chemin des salles de classe pour compléter l'effectif. Je les sens un peu inquiète mais j'espère qu'elles ne nous abandonneront pas en cours de route comme les collègues retraitées de l'an dernier. Et je profite de leurs remarques pour lire un simple extrait...

- Pas trop long l'extrait, a dit quelqu'un qui avait dû sentir venir la chose.
- Je vous en prie... un extrait de la lettre adressée par madame la Ministre.
- Il n'y a quasiment que des femmes dans cette histoire, a glissé le jeune voisin.

- Sauf en cuisine, a rajouté le cuisinier.

- ...un extrait de la lettre adressée par madame la Ministre à tous les établissements à l'occasion de cette rentrée des classes. Le titre à lui seul dit bien notre mission : 'Apprendre à vivre ensemble dans l'école de l'égalité.'

Et la Principale suppléante d'attaquer la lecture d'un condensé de ce que j'avais entendu quelques jours plus tôt et de terminer en demandant à tous d'accueillir les collègues.

- Commençons par nos deux volontaires, si elles le veulent bien.
- Madame Maineger. Retraitée depuis cinq ans. Ancienne professeure de physique chimie et travail manuel. Je ne supporte pas l'idée que des élèves restent sans professeur mais je dois avouer que j'angoisse à l'idée de ne plus être dans le coup, avec toutes ces nouvelles directives. J'espère qu'on ne va pas changer les lois de la physique pour plaire aux chers bambins.

- Je lui donne huit jours, murmure le cuisinier.

- Nileone. Ancienne professeure de lettres. Même crainte que madame Maineger. Et je redis que je ne suis pas là pour faire l'accompagnatrice.

- Mesdames, lance une jeune femme, je rends hommage à votre civisme mais je dois dire que votre présence me consterne. Je connais de jeunes mères de famille qui souhaiteraient avoir un poste et à qui on n'offre que des situations de précarité insupportable. En acceptant de jouer les bouche-trous, vous n'aidez

pas à améliorer les choses. Sachez que moi-même, j'ai dû accepter ce poste de prof d'histoire et de valeurs républicaines alors que j'habite à quatre-vingt kilomètres. D'ailleurs, je demande un emploi du temps groupé au maximum sur deux jours, sinon je serai rapidement obligée de me mettre en congé de maladie.

Sa demande a l'air de susciter des remous parmi une assemblée jusqu'ici plutôt amorphe.

Une autre jeune femme prend la suite, professeure de grec et d'allemand. Elle est à temps partiel sur trois établissements. Elle a deux enfants en bas âge. Elle angoisse à l'idée de ne pas pouvoir tenir le rythme toute l'année. Une troisième sera en congé maternité fin décembre. Une quatrième n'est pas certaine de finir l'année car son mari attend une affectation en Extrême-Orient.

Tous les visages se tournent vers l'adjointe. On sent une certaine tension.

- J'ai préparé les emplois du temps avec quelques collègues.
- En général, me dit mon voisin, les anciens viennent donner un coup de main et en profitent pour se fignoler une semaine sympa. Ce sont les jeunes qui trinquent. Deux heures tôt le matin. Deux heures en fin d'après-midi. Et il y a ceux qui récupèrent des heures supplémentaires. Pour mettre du beurre dans les épinards.

- Chacun pourra consulter son emploi du temps dans quelques instants, poursuit la Principale. Et m'apercevant, elle ajoute :

- J'allais oublier que nous avons parmi nous un sociologue, Monsieur...Monsieur...

- Lingo.

- Monsieur Lingo, envoyé par le Think tank Educ Evolution 2019 qui est en contrat avec la délégation régionale. J'ai eu son directeur, Monsieur Derpo. D'ailleurs Monsieur Derpo m'a appelé ce matin pour me dire qu'il était retenu par une réunion et qu'il serait remplacé par son assistant. J'ai accepté volontiers que l'établissement participe au projet d'Educ Evolution 2019. Le mieux, cher monsieur, est que vous vous présentiez !

Murmures dans l'assemblée. Je relis rapidement un brouillon de note rédigé par Derpo sur un coin de table.

- Je suis là pour un premier contact. L'idée est que les établissements sont des lieux privilégiés d'innovation. Le projet du Think Tank est de collecter le maximum d'idées nouvelles, et d'étudier ensuite les moyens de les généraliser. Après la phase de collecte, un dispositif expérimental de validation sera mis en place par le ministère et assuré par ses spécialistes.

A mesure que j'avance dans la lecture de ma note, je sens l'ambiance devenir de plus en plus lourde. Mon voisin me murmure :

- Je crois que ton patron t'a fait un beau cadeau.
- C'est-à-dire ?
- Patience !

- C'est alors qu'une prof dans la cinquantaine, fines lunettes d'intello, chignon mal fagoté vaguement soutenu par un gros papillon en plastique rose, monte au créneau.

- Je pense, madame la Principale adjointe, que vous auriez pu attendre cette réunion pour nous demander notre avis.

Puis me fixant d'un air pas très sympathique.

- Personnellement, j'aurais préféré que les pseudo-pédagogues du ministère qui nous concoctent des pseudo-réformes viennent voir dans quel pétrin ils nous collent plutôt que de simplement venir regarder comment on arrive quand même à se débrouiller. Il y a quelque chose d'inconvenant dans cette démarche. Depuis le début de la réunion, cher monsieur, vous devez vous demander dans quelle auberge espagnole pédagogique vous avez atterri. Le résultat, vous le connaissez. Demandez à consulter les copies de brevet. Vous êtes sociologue, vous savez ce que sont les élèves de maintenant et dans quel monde ils vivent. Pourtant, ici, nous sommes encore un bon nombre à y croire et nous continuons à donner le meilleur de nous-mêmes. Les autres, on ne les blâme pas. Elles, parce que vous avez dû voir que les hommes ne se pressent pas pour le métier, attendent les vacances suivantes pour se retaper. On les comprend. Elles ont des familles.

- Il ne s'agit pas d'agresser monsieur, monsieur...

- Lingo.

- T'as la réponse, me dit mon voisin. Tu comprends pourquoi ton patron s'est fait porté pâle. Attends la suite !

Cette intervention a effectivement l'air d'ouvrir une brèche. Le seul prof homme de l'assemblée, un type assez costaud, qui n'a pas pris la parole jusque-là, s'y engouffre.

- Si vous voulez savoir, monsieur le sociologue...

- Monsieur Lingo, complète la directrice adjointe.

- ...savoir qu'elle serait la première initiative à prendre, ce serait qu'on nous fiche la paix, qu'on nous laisse travailler et surtout qu'on nous permette de travailler. Savez-vous que tous les matins, la direction téléphone dans certaines familles pour leur dire de réveiller leurs gosses et les envoyer au collège. Savez-vous, monsieur le sociologue, qu'il suffit d'un ou deux élèves pour saccager l'année scolaire d'une classe sans que nous n'ayons le moindre moyen de mettre fin à cette situation.

- Ne mettons pas monsieur Lingo en difficulté, dit la Principale adjointe.

- Il ne s'agit pas de mettre monsieur Lingo en difficulté, poursuit sa collègue au chignon, mais de lui donner du matériau pour sa recherche.

- Mon copain va te faire le coup de l'entraîneur, me dit mon voisin.

- J'ai été entraîneur de rugby, dit effectivement le gars costaud, et j'ai appris très vite que lorsqu'on est en train de perdre la partie, ce n'est pas la peine de s'agiter dans tous les sens. Dans ces cas-là, il faut revenir aux fondamentaux.

- Tu as raison Laup, lui lance le cuisinier qui doit vouloir détendre l'atmosphère. En cuisine, les grands chefs la jouent avec une carte réduite, des recettes simples et de bons produits.

- Je ne plaisante pas. Le résultat de tout ce fourre-tout pédagogique, c'est que le collège privé qui s'est ouvert à cinq cents mètres d'ici, il y a quatre ans, est plein. La raison de leur succès, les fondamentaux. Et je ne vous parle pas du collège Sainte-Lulu qui refuse du monde ni des deux classes du collège Labarante qui sont provisoirement implantées dans des préfabriqués dans le jardin de Sainte-Lulu et qui sont elles-aussi déjà pleines. Le collège sera prêt à la prochaine rentrée. Je ne sais pas trop ce qu'on va y raconter aux gosses mais ce qui est sûr, c'est qu'ils assurent en se concentrant sur l'essentiel. Et je vous signale que nous sommes plusieurs ici à avoir été sollicités pour y travailler.

- J'ai déjà refusé deux propositions, rajoute sa collègue.

- Et je ne vous parle pas des demandes de cours particuliers par Internet, enchaîne l'ancien entraîneur. Je pourrais tripler mon salaire.

- Il l'améliore déjà pas mal, m'a murmuré mon voisin.

- Et pour avoir une bonne équipe, il faut aussi un bon coach.

- C'est quoi un bon coach ?

- Un coach présent.

- Merci pour notre Principale, la malheureuse qui souffre tant.

- Un coach présent, qui ne joue pas au petit chef, qui protège son équipe, qui organise et assure de bons débriefings.

C'est à ce moment-là que les deux retraitées décident de plier leurs affaires.

Zabo

Le gros Zabo est toujours avec ses listings de cageots et de containers, ses bouteilles de Heineken et sa semelle trouée.

- Alors gamin, t'es revenu voir ton copain Ramuel. Ne me dis pas que tu veux reprendre du service dans les tomates.

- Non, je descends plus au sud. J'ai un copain qui s'occupe d'un nouveau camp de réfugiés. Ils ont besoin de volontaires.

- Tu vas leur jouer de l'accordéon ?

- Pourquoi pas ? Si ça peut distraire les gosses.

- T'as pas trouvé un truc qui puisse t'intéresser. Tu ne voulais pas faire prof ?

- J'ai eu des contacts. Pas très marrant comme ambiance. J'ai envie de grand air et je ne veux pas finir comme votre sœur, à attendre la retraite.

- A propos de ma sœur, justement, je l'ai eue au téléphone. Elle m'a dit qu'elle s'était lâchée. Il paraît qu'il y a un petit gars de sa délégation régionale, un soi-disant sociologue, qui est venu voir comment ça se passait dans son collège. Elle m'a dit que pour une fois, elle a pu se payer la tête d'un de ces planqués. Ça m'a un peu surpris, ce n'est pas sa nature. En même temps je la comprends, c'est le genre de boulot qui épuise les plus solides. Elle avait l'air de regretter d'avoir agressé ce type. Paraît que c'était un jeunot qui avait l'air de se demander dans quoi il était tombé. Paraît qu'il n'a pas dit grand chose. Ce gars-là n'avait jamais dû faire de terrain. C'est partout pareil, on bourre les gars de théories et ils sont paumés quand ils débarquent dans la réalité. T'es venu en voiture ?

- Oui. En Mercédès.

- T'as fait fortune ?

- Non, je suis avec une copine que j'ai connue en faisant du stop. Quand je lui ai dit que je partais dans l'humanitaire, ça a été le déclic.

- Et ton pote Ramuel, il dit quoi de cette fille ?

- Comment ça Ramuel ?

- Rien. Une petite idée que j'avais. Elle est jolie ?

- Très classe. Mercédès, lunettes à écailles et montre à dix plaques. Elle est en train de discuter avec un groupe d'ouvriers.

- Elle ne va pas foutre le feu dans mes équipes.

- Possible. Elle m'a dit qu'elle voulait jeter sa gourme.

